

une alimentation modérée, par des vêtements entretenant une température égale et douce qu'on en prévient l'invasion. Les personnes malades de la poitrine, qui viennent demander au climat chaud et égal de l'Égypte une guérison attestée aujourd'hui par de nombreux succès, devront se diriger comme il suit : arriver en Égypte, vers la fin de septembre, et s'installer au Caire jusqu'à la fin d'octobre; les malades, qui n'ont encore qu'une atteinte légère, pourront même, sur l'avis des médecins européens du Caire, se contenter du séjour de cette ville, où l'hiver se marque à peine par deux ou trois semaines de pluie. Mais à un degré plus avancé, le climat du Caire serait insuffisant, à partir de novembre il faut se rendre dans la haute Égypte, passer l'hiver sur une cange confortablement équipée, et s'installer à Louksor, à Assouân, etc. Dès le mois d'avril, il faut être revenu au Caire, et retourner promptement en Europe pour éviter les grandes chaleurs de l'été, qui seraient très-funestes et détruiraient le bénéfice obtenu. Il faut passer l'été sous le climat doux de la Provence ou de l'Italie du N., pour revenir à l'automne en Égypte. Deux hivers au moins sont nécessaires pour assurer la guérison.

De tous les pays que nous avons à décrire dans cet ouvrage, l'Égypte est peut être le plus remarquable, et assurément le plus facile à parcourir. Les paquebots, le chemin de fer, la civilisation européenne, qui a pénétré jusqu'au Caire, la manière douce et confortable de voyager sur le Nil, en font le voyage par excellence pour les femmes et les malades, pour lesquels les excursions dans l'intérieur de la Syrie, de l'Asie Mineure et de la Grèce sont si difficiles et si pénibles. La vue du Delta couvert de prairies verdoyantes à la suite de l'inondation enchante l'homme du nord, qui vient de parcourir les campagnes brûlées de la Syrie, les rochers arides de la Grèce, ou les sables sans fin de l'Arabie. Le Caire, avec son architecture arabe si pure, sa population si pittoresque, mêlée de toutes les races de l'Afrique, frappe et étonne plus encore peut-être que Constantinople; enfin, les pyramides et les temples de la haute Égypte reportent notre pensée dans les profondeurs les plus reculées de l'histoire. La vie un peu monotone que l'on mène sur une cange, en remontant le Nil, est un des meilleurs stimulants à l'étude, et le touriste le plus frivole devient par nécessité un voyageur sérieux. Quelques livres bien choisis deviennent alors une ressource précieuse : il ne faut pas craindre de grossir son bagage de cette manière. Le dessin, la peinture, l'histoire naturelle offriront d'utiles délassements à celui qui craindrait trop les études archéologiques. Tout le monde ne possède pas ces talents ou ces connaissances, mais un des passe-temps qui peuvent rendre le plus fructueux les loisirs de ce long voyage, c'est la photographie, dont les procédés sont à la portée de tout le monde, et qui permet de rapporter une collection de souvenirs aussi précieux pour les savants que pour les gens du monde.

LA BASSE ÉGYPTE.

ROUTE 160.

DE MALTE, DE CORFOU OU DE
JAFFA A ALEXANDRIE.

De quelque côté qu'on arrive à Alexandrie par mer, on doit perdre longtemps les côtes de vue. De Malte, on a 3 jours et 4 nuits de navigation, pendant lesquels on entrevoit quelquefois un instant les caps Razat et Mellah, qui appartiennent à la côte d'Afrique. En venant de Jaffa (1 jour et 2 nuits) on aperçoit parfois les bouches de Damiette, si le navire dévie un peu vers le S. Les services accélérés du Lloyd venant de Rhodes (8 h.) ou de Corfou (3 jours et 3 nuits) perdent également la terre de vue, à partir des dernières îles de l'Archipel (Searpanto, Candie). De quelque côté qu'on arrive, la côte d'Égypte ne se voit qu'à une faible distance. C'est une grève basse et sablonneuse, avec des moulins, quelques maigres palmiers et plusieurs forts qui portent les noms de Adjémi, Marabout, el-Kanat, Namousia, etc., un peu plus à l'E. Le premier objet qu'on aperçoit de la pleine mer est, dit-on, la colonne de Pompée : nous avons essayé par deux fois de vérifier cette assertion sans parvenir à reconnaître ce monument, qui nous a paru caché par les navires du port et par le nouveau Phare, grande tour ronde massive, qui frappe au premier abord. A l'E. du phare se montrent les bâtiments du séraï, une partie de la ville turque et enfin le fortin et le petit phare de l'E., qui répond à l'antique Pharos. Les deux monticules qui portent les forts Napoléon et Caf-

farelli dominent la ville proprement dite.

Les abords du port d'Alexandrie sont difficiles et dangereux : une chaîne d'écueils et de bancs de sable, qui court parallèlement à la côte, ne laisse que des passes étroites et sinueuses; il faut attendre pour les franchir la lumière du jour et l'arrivée d'un pilote du pays. L'intérieur du port est sûr et le mouillage est bon. Un grand nombre de navires s'y pressent, mais celui qui s'attendrait à un spectacle pittoresque éprouverait une grande déception. A part quelques minarets, l'aspect de la ville n'a rien d'oriental, les bâtiments du séraï et de l'arsenal qui se dressent à l'E. sont des édifices modernes sans caractère. Quelques vieilles carcasses de vaisseaux de ligne, débris de la flotte de Navarin, attirent seuls le regard de ce côté. Quand on jette l'ancre, le voyageur n'a donc rien de mieux à faire qu'à songer à son débarquement.

ALEXANDRIE.

I. Renseignements généraux.

Débarquement.— Dès que l'entrée est accordée, des barques vous conduisent à la douane; le prix du débarquement est de 1 fr. à 2 fr., selon la quantité du bagage. La visite de la douane n'est pas sévère; un léger baghchich, glissé dans la main de l'employé (2 ou 3 piastres, 50 centimes), vous met tout de suite en règle. Des omnibus vous attendent pour vous transporter, avec votre bagage, aux principaux hôtels; le prix en est payé aux maîtres des hôtels. On doit les préférer à tout autre moyen de locomotion pour ce premier trajet.

Hôtels.— L'hôtel de l'Europe, tenu par Zeg, sur la place des consuls, le meilleur; prix, par jour : 10 shillings ou 13 fr. 50 c. pour la chambre et la table, sans le vin; 1 shilling pour la lumière et 1 pour le service. *Peninsular and Oriental hotel*, tenu par Zeg, vis-à-vis du précédent; 10 shillings par jour. *Victoria hotel*, près du couvent latin (10 shillings). L'hôtel du Nord (français), 10 fr.; l'hôtel des Indes (*India family hotel*), 30 piastres par jour, tous deux sur la grande place; hôtel *Abbat*, 10 fr.

Cafés.— Café de l'Europe (journaux français), et plusieurs autres dans le quartier franc, sans parler des cafés arabes.

Domestiques et drogmans de place.— 1 talari ou 5 fr. par jour; si on les prend au mois, un domestique européen se paye de 20 à 30 talaris par mois; un maltais, de 12 à 20; un indigène écorchant un peu l'italien, de 3 à 8; s'il ne parle qu'arabe, 55 à 60 piastres, la nourriture toujours à la charge du maître. On ne doit prendre à Alexandrie que des arrangements provisoires et attendre au Caire pour préparer le voyage du Nil.

Aniers, voitures, etc.— Un âne avec son conducteur se paye 1 demi-piastre ou une piastre au plus pour une course dans la ville; 4 piastres pour une excursion de deux ou trois heures à la colonne de Pompée, aux jardins de Moharembey et de Pastre; 6 piastres pour la journée entière. Si on les paye au-dessus de ce tarif d'usage, les aniers se croient en droit de demander davantage.— Les voitures de louage se payent de 40 à 60 piastres par jour.

Chemin de fer pour le Caire, 4 trains de voyageurs par jour : 2 trains-omnibus, à 9 h. du matin et 4 h. 30 du soir (trajet en 7 h.), et 2 trains express, à 2 h. et à minuit 15 (trajet en 5 h. 45).

Paquebots à vapeur.— 1^o Pour Marseille. *Messageries françaises*, tous les 15 jours, le mardi (trajet en 7 jours). *Peninsular and Oriental steam-Company* vers le 6 et le 21 de chaque mois (le jour n'est pas fixe, et dépend de l'arrivée du paquebot de l'Inde à Suez. Il y a rarement de

la place pour les voyageurs qui ne viennent pas de l'Inde (trajet en 5 jours 1/2).— Prix : 18 livres sterling aux premières, 10 livres sterling aux secondes pour les domestiques.

2^o Pour Southampton, touchant à Malte et Gibraltar, *Peninsular and Oriental steam-Company*, trajet en 12 jours, même observation que pour le service précédent.

3^o Pour Trieste, *Lloyd autrichien*, tous les 15 jours; le jour dépend également de l'arrivée de la malle de l'Inde. Trajet en 5 à 6 jours. Prix : 16 livres sterling 1^{re} classe et 11 livres sterling 2^e classe, nourriture comprise. Plus confortable et moins encombré que les paquebots anglais, c'est le meilleur des services d'Égypte et celui où l'on reste le moins longtemps en mer.

4^o Pour Constantinople, *Messageries françaises*, ligne indirecte par Jaffa et les Échelles de Syrie, tous les 15 jours, le lundi (trajet en 17 jours).— *Lloyd autrichien*, trajet direct en 6 à 7 jours, touchant à Rhodes, Smyrne et toutes les Échelles d'Anatolie, tous les 15 jours, le vendredi. Ligne indirecte par les Échelles de Syrie, seulement pendant certains mois d'hiver.

Banquiers et Maisons françaises.— Sinadino, Valentin et Delvalle, Bravay Pastre, Coulomb.

Médecin.— MM. les docteurs Schnepff, médecin sanitaire de France, Funel (français), et Oglıway (anglais).

Amusements, Cercles, etc.— Alexandrie a un petit théâtre où joue de temps à autre une troupe italienne. Les Français ont formé quelques cercles; il y a aussi une salle de lecture fondée par le commerce, où l'on peut se faire présenter par son consul. On trouve aussi quelques cabinets de lecture dans le quartier franc. Une société scientifique s'est formée dernièrement sous le nom d'*Institut Égyptien*; elle reçoit du vice-roi une subvention annuelle de 6 000 francs.

II. Histoire et topographie ancienne.

On sait qu'Alexandrie fut fondée, 331 ans avant l'ère chrétienne, par le héros dont elle prit le nom. L'emplacement, antérieu-

rement occupé par une obscure bourgade appelée Rhakôtis, était admirablement choisi; aussi la nouvelle cité devint-elle bientôt la reine du commerce de l'Orient. Les Lagides y établirent le siège de leur empire; ils la couvrirent de somptueux monuments et y appelèrent de toutes parts les poètes et les savants. La *Bibliothèque*, fondée par leur munificence, fut en peu de temps la plus riche qui eût existé jusqu'alors. Le *Phare*, construit sous le règne de Ptolémée Soter, à l'extrémité orientale de l'île de Pharos, était regardé comme une des merveilles du monde.

L'aspect et la disposition de la ville d'Alexandrie, telle qu'on la voit aujourd'hui, ne peuvent donner qu'une idée très-incomplète de l'Alexandrie des Ptolémées. (Voyez le plan annexé à la carte de la basse Égypte.) Le terrain même sur lequel repose la partie de la ville actuelle qu'on nomme la ville turque n'existait pas au temps d'Alexandre. L'ancienne cité occupait tout l'espace, de 8 à 10 stades de largeur (environ 1 kilom. 1/2 ou 1/3 de lieue), qui se trouve compris entre le fond des deux rades (appelées maintenant le Port-Neuf et le Vieux-Port) et le lac Maréotis, et elle se déployait ainsi de l'E. à l'O., en bordant la côte sur une longueur de 30 à 40 stades. En avant des deux rades qu'elle protége, et parallèlement à la côte, s'étendait une île étroite et longue : c'était l'île de *Pharos*, dont le nom se trouve déjà dans Homère. Au temps de la fondation d'Alexandrie, cette île était séparée du continent par un intervalle d'un millier de mètres dans sa partie la plus proche; ce fut un des premiers Lagides, probablement le premier de la dynastie, Ptolémée Soter, qui la réunit à la ville par une jetée qu'on nomma l'*Hep-tastadion* ou les Sept-Stades, en raison de sa longueur. En même temps cette jetée forma une sépa-

ration entre la partie orientale et la partie occidentale de la rade, et elle créa ainsi les deux ports, qu'une double coupure ménagée dans l'heptastade laissait communiquer entre eux. Le port oriental était appelé le *Grand-Port* (aujourd'hui le Port-Neuf); le port de l'O. (aujourd'hui le Vieux-Port) avait reçu le nom d'*Eunostos* ou du Bon-Retour, et on y avait creusé un bassin particulier (le *Cibotos*) où venait déboucher un canal navigable, aujourd'hui remplacé par le Mahmoudiéh. Ce qui n'était originairement qu'une simple chaussée s'est élargi peu à peu par les atterrissements, et est devenu avec le temps l'isthme d'un demi-kilomètre de large où est maintenant située la ville turque. Mais sous les Ptolémées, et même au temps des Romains, ce n'était encore que la jetée primitive conduisant de la ville au phare.

La ville elle-même était distinguée dans sa longueur en deux quartiers principaux, le *Bruchion* à l'E., bordant le Grand-Port, et qu'une enceinte particulière séparait du reste de la ville, et le *Rhacotis* à l'O. sur les bords de l'Eunostos. C'était surtout dans la partie orientale que se trouvait accumulé le plus grand nombre des palais, des temples, des monuments de toute espèce dont les successeurs d'Alexandre avaient rempli leur capitale. Ce somptueux quartier eut beaucoup à souffrir durant le siège que César y soutint en l'année 48 avant notre ère, lorsqu'après la victoire de Pharsale, poursuivant Pompée jusqu'en Égypte, il fut retenu sept mois à Alexandrie par les séductions de Cléopâtre, et s'y vit attaqué par les partisans de Ptolémée Dionysos qu'il avait évincé du trône.

Strabon, qui visita l'Égypte en l'année 24 avant J.-C., 24 ans après le passage de César, est, de tous les auteurs anciens celui qui nous a laissé les détails les plus circon-

stanciés sur la topographie et les monuments d'Alexandrie. Une rue de plus d'un plèthre de large (de 30 à 35 mèt.) en traversait en droite ligne toute la longueur de l'E. à l'O., depuis la porte de Canope jusqu'à la porte de la Nécropole; cette rue était toute bordée de palais, de temples et de constructions magnifiques. Une seconde rue de même largeur, allant du lac Maréotis à l'Heptastade, coupait la première à angle droit. C'est une disposition commune à la plupart des grandes cités de l'Orient. Sur le lac Maréotis, au point où aboutissait la grande rue transversale, un port intérieur recevait, par les canaux, tous les produits de l'Égypte destinés à l'exportation. Les jardins publics et les palais royaux, qui se succédaient sans interruption dans tout le quartier oriental (le Bruchion), occupaient au moins le quart de la ville. Devant le palais, au fond du grand port, on avait creusé un petit bassin où restaient à l'ancre les galères royales, et en avant de ce bassin une petite île avait reçu le nom d'*Antirhodus*. Dans le quartier occidental, qui se terminait aux environs du Cibotos, on voyait le *Serapeum*, un des temples les plus renommés de l'Égypte, et où était une bibliothèque qui le cédait à peine à celle du Muséum. Le *Serapeum* était construit sur une éminence, et l'on y arrivait par plus de cent degrés. Pour sa consommation d'eau, Alexandrie avait un très-grand nombre de citernes, outre ce que lui fournissait le canal dérivé de la branche Canopique du Nil, qui venait aboutir au Cibotos. Aux deux extrémités opposées de la ville, de vastes faubourgs la prolongeaient dans une étendue considérable. Celui de l'O. prenait, de la Nécropole où il conduisait, le nom de *Nécropolis*; à l'E., en dehors de la porte Canopique, on passait près de l'Hippodrome pour arriver à *Nicopolis*, qui devait son nom à la victoire définitive qu'Auguste y remporta sur

Antoine. Il y avait aussi dans l'île de Pharos, à l'extrémité de l'Heptastade, un gros bourg habité principalement par des pêcheurs, et qui portait, comme l'île, le nom de *Pharos*.

Telle était, sous le règne des Ptolémées et des Césars, cette ville fameuse dont la population n'était pas au-dessous de 5 ou 600 000 âmes; mais à partir du III^e siècle de notre ère, ce que l'on sait de son histoire n'est plus que le triste tableau de sa décadence. De fréquents soulèvements, tantôt politiques, tantôt religieux, lui attirèrent, au temps des empereurs, de sanglantes répressions et de grands désastres. Sous le règne d'Aurélien, en l'année 273, un de ces soulèvements amena non-seulement la destruction de la citadelle, mais la ruine entière du Bruchion et de ses splendides monuments. En 389, dans la guerre qu'il avait déclarée aux restes du paganisme, Théodose fit démolir le temple de Sérapis. Il est douteux que la bibliothèque du Muséum, qui avait été déjà la proie des flammes à l'époque où César fut assiégé dans le Bruchion, et qu'on avait reformée depuis, eût échappé au désastre de 273; mais celle du *Serapeum* put être préservée quand Théodose fit abattre le temple, et c'est celle-là qu'Amrou livra à la destruction, lorsqu'en décembre 641, après un siège de 14 mois, il se rendit maître d'Alexandrie. Malgré tout ce que la ville avait souffert depuis quatre siècles, elle avait encore de beaux restes de sa première splendeur. Amrou, écrivant au khalife Omar pour l'informer de sa conquête, lui mandait qu'il avait trouvé dans cette immense cité 4 000 palais, autant de bains publics, 400 cirques ou places pour les divertissements et 12 000 jardins. 40 000 juifs y habitaient un quartier séparé. Mais la grande source de l'opulence d'Alexandrie, c'était le commerce, surtout le commerce

de l'Orient. Déjà bien amoindrie sous les empereurs de Constantinople, cette source de richesse diminua bien plus encore après la conquête arabe; aussi la population y décrut-elle dans une proportion rapide. On peut juger de cette décroissance par ce seul fait, que dans la seconde moitié du IX^e siècle, vers 875, Ahmed ibn-Touloun, le fondateur de la dynastie des Toulounides, fit abattre les anciennes murailles, devenues infiniment trop vastes, et construisit une enceinte nouvelle beaucoup plus resserrée. Dans cette période de son existence, Alexandrie eut encore des jours d'une prospérité relative; la découverte du cap de Bonne-Espérance, qui ouvrit une route nouvelle au commerce de l'Inde, et, 20 ans plus tard (1517), la conquête de l'Égypte par les Turcs, en furent le dernier terme. De ce moment, la chute d'Alexandrie fut rapide, et bientôt sa ruine fut complète. Les derniers restes de sa population se dispersèrent; la ville arabe fut abandonnée, comme l'avaient été auparavant les trois quarts de la ville ancienne. C'est alors que se forma dans l'Heptastade, auquel les atterrissements avaient donné, entre les deux ports, la largeur qu'on lui voit aujourd'hui, la misérable bourgade qu'on a nommée la ville *turque*, dernier degré auquel pût descendre Alexandrie. Le voyageur Savary, en 1777, n'estime pas au-dessus de 6 000 âmes la population de l'Alexandrie turque.

L'expédition française a ouvert pour Alexandrie, comme pour toute l'Égypte, une ère de régénération. C'est le 2 juillet 1798 que Bonaparte débarqua sur la plage du Marabout, à 3 heures à l'O. du vieux port, et qu'il s'empara de la ville presque sans coup férir. Le nom d'Alexandrie se rattache à d'autres événements de cette campagne mémorable. Le 23 août 1799, Bonaparte se rembarqua à Alexandrie pour revenir en France, où le rappelaient les événements. Le

21 mars 1801, les Anglais, qui venaient de jeter 17 000 hommes sur la plage d'Aboukir, pendant qu'une armée turque débouchait de la Syrie et qu'un corps anglo-indien débarquait à Koçeir, livrent bataille, près de la ville, à 8000 Français commandés par Menou, et, cette fois, c'est le nombre qui l'emporte. Quelques semaines plus tard, le 13 avril, les Anglais rompent les digues du canal d'Alexandrie, font pénétrer les eaux de la mer dans le lac Maréotis (Birkët-Mariout), et, par cet acte que la guerre excuse à peine, ruinent une étendue de pays considérable: 150 villages furent submergés et une vaste plaine desséchée fut de nouveau changée en marais. Enfin, dans les premiers jours de septembre, Alexandrie vit se rembarquer l'armée française pour son retour en Europe. L'Égypte conserve aussi le souvenir de la tentative faite par les Anglais, au mois de mars 1807, pour occuper Alexandrie, sous prétexte de prévenir une nouvelle invasion française. Mais dès cette époque, Mohammed-Ali commandait en Égypte. Il attaqua vigoureusement les auxiliaires équivoques qui s'imposaient au pays et les obligea de reprendre la mer. Quelques années plus tard, quand Mohammed-Ali put se livrer tout entier aux grandes idées de rénovation dont l'expédition française avait apporté les germes sur la terre d'Égypte, il tourna sérieusement sa pensée vers Alexandrie, seul point où pouvait se reconstituer une marine. Afin de présider aux grands travaux qu'il méditait, il se fit élever un palais dans l'île de Pharos, et y résida régulièrement plusieurs mois chaque année. Le vieux port (celui de l'O.), mieux abrité que le Port-Neuf, fut choisi pour devenir le centre des nouveaux établissements. C'est là qu'a été construit l'arsenal, sous la direction d'un Français, M. de Cérisy. En même temps, la ville a commencé à s'étendre dans plu-

sieurs directions. Le quartier franc s'est développé au fond du Port-Neuf, dans une portion de l'ancien Bruchion. Les accroissements sont maintenant continus. Pour en faire apprécier l'importance, il suffit de mettre en regard de sa population de 6 000 âmes, à la fin du dernier siècle, sa population actuelle de 80 000 âmes au moins. Le mouvement commercial et maritime a suivi une progression parallèle. En 1859, il est entré dans le port 1646 voiles, dont 394 vapeurs; la sortie a été de 1 603 voiles, dont 390 vapeurs. Sur ces 394 navires à vapeur, 195 étaient anglais, et 73 seulement français. Les importations déclarées à la douane dans la même année ont été de 240 881 348 piastres, et les exportations de 263 882 191 piastres.

II. État actuel.

Nous avons déjà décrit l'aspect du port et mis le voyageur en garde contre le mécompte qu'il attend à son débarquement dans cette ville, dont le nom réveille de si grands souvenirs. Le quartier turc, qu'il parcourt en se rendant de la douane aux hôtels de la place des Consuls, présente à peine un caractère oriental. Sans les moucharabis des fenêtres, les maisons, ressembleraient à celles de l'Italie méridionale et de l'Espagne. Quelques costumes arabes, quelques chameaux annoncent bien qu'on est en pays musulman, mais plus on avance, plus on reconnaît l'influence européenne, qui prédomine aujourd'hui dans cette ville. Sur une petite place qui précède la grande place des Consuls, à l'angle S.-O. de celle-ci, on remarquera la petite mosquée de *Cheikh-Ibrahim*, surmontée d'un minaret, qui est un bon spécimen de l'art arabe; c'est une tour octogone à quatre étages, avec deux galeries portées par des consoles en encoorbement, le tout surmonté d'une tour cylindrique, avec une petite coupole bulbeuse. La mosquée n'est, du reste, qu'une

masure carrée, entourée d'échoppes, qui forment une espèce de marché. La porte du N. présentait aussi une décoration assez élégante, mais aujourd'hui tout est délabré.

La grande place des Consuls forme aujourd'hui le centre européen d'Alexandrie. Après quelque temps de vie orientale, on y retrouve avec un certain plaisir la civilisation, mais les maisons qui l'entourent n'ont aucun caractère; elles rappellent Livourne ou tout autre port de la Méditerranée. On voit là les principaux hôtels, les bureaux des paquebots et des gros banquiers, la demeure de la plupart des consuls: celle du consul de France occupe à peu près le milieu du côté N. C'est une maison spacieuse, qui, outre le consulat, contient aussi la *Poste française*. Vers l'angle N.-E. s'élève la *chapelle protestante anglaise*, édifice assez élégant dont les fenêtres affectent un peu la forme de l'ogive outrepassée; l'intérieur est très-simple. Il y a quelques années la place des Consuls formait une vaste esplanade nue, poudreuse et brûlée par le soleil en été, fangeuse et inondée en hiver. Des travaux récents en ont fait une promenade agréable en tout temps. Aux extrémités, on voit aujourd'hui deux bassins, à gerbes d'eau jaillissantes, entretenus par le vaste système de distribution des eaux, inauguré le 2 juillet 1860. Ce beau travail, dû à un ingénieur français, M. Cordier, fournit à toute la ville de l'eau empruntée au canal Mahmoudiéh. Grâce à lui, la grande place a pu recevoir des plantations d'arbres, qui l'ont entièrement transformée.

C'est de la place des Consuls que nous partirons pour parcourir Alexandrie, exploration qui peut être facilement faite en un jour, au moyen des ânes agiles que l'on trouve à chaque pas, si l'on veut suivre l'ordre que nous allons indiquer. Nous chercherons, chemin faisant, à retrouver l'emplacement

des anciens quartiers et des grands monuments des Ptolémées, dont les vestiges ont presque entièrement disparu sur ce sol bouleversé, où depuis 1200 ans Sarrasins et Turcs ont puisé comme à une carrière. Strabon sera notre meilleur guide dans cette recherche.

Nous dirigeant vers l'angle N.-O. de la place, nous retournerons d'abord dans

La ville turque. Elle est bâtie, et c'est là son seul mérite, sur l'isthme (*l'Heptastadion*) qui réunit l'île de Pharos au continent, ayant à l'E. le Port-Neuf et à l'O. le Vieux-Port. Sa longueur, depuis le fort Caffarelli jusqu'à son extrémité septentrionale, est de 13 à 1400 mètres, ce qui n'excède guère les 7 stades (1300 mètr. environ) indiqués par le nom de l'ancienne chaussée; sa largeur moyenne est de moins de 600 mètr. Nous avons déjà esquissé son aspect: les deux rues qui partent du côté O. de la grande place, sont ornées d'abord de boutiques européennes qui font bientôt place aux petites échoppes des marchands indigènes. On trouve encore là quelque activité commerciale et assez de couleur pittoresque pour frapper le voyageur qui commencerait par-là sa tournée d'Orient. Les rues étroites, encombrées, sales et tortueuses, peuvent donner une idée de ce qu'est le reste de la ville. Sur quelques points cependant, surtout dans ses parties extrêmes, des habitations indigènes d'un meilleur aspect se sont élevées depuis quarante ans. Mais dans l'intérieur de la ville turque, il n'y a pas un édifice, pas une mosquée, pas un bazar remarquable. A mesure qu'on s'avance, en suivant la rue la plus rapprochée du Port-Neuf, le quartier devient désert, et bientôt on suit une espèce de quai le long d'une fortification basse, qui longe dans toute son étendue le fond occidental du Port-Neuf et aboutit au

Phare. Il occupe toujours, à la pointe orientale de l'île de Pha-

ros (qui a depuis longtemps cessé d'être une île), l'emplacement du phare des Ptolémées; mais au lieu de cette tour en marbre blanc à plusieurs étages, qui fit l'admiration des anciens et immortalisa le nom de l'architecte Sostrate de Cnide, ce n'est plus qu'une grande et lourde construction carrée, sans style et sans goût. La pointe du phare forme l'entrée O. du Port-Neuf, comme la pointe *Pharallon* (*l'Acrolochias* des anciens) en marque l'entrée orientale. La distance d'un cap à l'autre est d'environ 1700 mètr. Jusqu'au commencement du siècle actuel, le Port-Neuf ou grand port, entièrement inabrité contre les coups de vent du N., et, par suite, très-peu sûr à certaines époques de l'année, était seul ouvert aux Européens. Il ne reçoit plus guère aujourd'hui que des barques.

Revenant sur nos pas vers le S.-O. et laissant à droite un fort avancé dans la mer, nommé le *fort Ada*, on suit, à travers un quartier désert, l'axe de l'ancienne île de Pharos jusqu'à la presqu'île opposée, où l'on rencontre à gauche l'*arsenal*, à droite l'*hôpital*, et en face

Le Palais du Vice-Roi, construit par Mohammed-Ali, à l'extrémité O. de l'île, à 2 kilomètres du phare. Il borde la place N. du Vieux-Port (*l'Eunostos*). Il faut, pour le visiter, être muni d'une autorisation qu'on obtient aisément. Le grand escalier, en marbre de Carrare, est d'un beau caractère, ainsi que la grande salle d'audience, de forme circulaire. Les bâtiments du *harem* en sont séparés; ils dominent, au N., la côte opposée. Revenant le long de l'*arsenal*, avec ses bassins, où l'on vous montre les restes de la flotte de Navarin, on longera la courbe du Vieux-Port jusqu'à la douane, que nous connaissons déjà, et jusqu'au *lazaret*, à 1 demi-quart d'heure au S. de la douane, à l'angle S.-O. de la ville. Au-dessus du lazaret, sur une éminence isolée, le fort Caffarelli garde le nom d'un

des généraux les plus distingués de l'expédition d'Égypte.

Emplacement de la ville arabe. — L'enceinte. Près du fort Caffarelli et du lazaret, commence à courir, dans la direction du S., l'ancienne enceinte construite par les sultans toulounides pour isoler et défendre la seule position alors habitée de la vieille cité; c'est là que commençait la ville arabe, qui s'étendait d'un côté sur l'ancien Bruchion, de l'autre sur le Rhacotis. Son étendue, de l'E. à l'O., était de 3 kilom. environ, et sa plus grande largeur d'un kilom. L'Heptastadion n'y était pas compris. La partie de l'enceinte qui allait d'un port à l'autre, en coupant l'extrémité méridionale de l'Heptastade en regard de l'espace où se forma plus tard la ville turque, a été abattue dans ces derniers temps pour donner place aux constructions nouvelles; cette partie des remparts allait de la grande place actuelle du quartier franc au côté N. du fort Caffarelli, et au lazaret. Le reste de l'enceinte a été conservé et constitue la défense de la ville moderne; elle se compose d'une assez forte muraille flanquée de tours et de bastions, avec un large fossé. Elle a été réparée, tant par les Français pendant l'occupation, que depuis leur départ. C'est dans l'espace, encore vide en grande partie, que cette enceinte embrasse, que la ville tend à reprendre son développement; mais les terrains vagues situés au S. et à l'E. du fort Caffarelli sont couverts d'amas de décombres, de grands bois de palmiers, et de villages arabes, composés de huttes de roseaux et de boue séchée qui s'appuient aux troncs des grands arbres, et où vit une population de fellâhs deminés. C'est là, pour celui qui met le pied pour la première fois en Égypte, ce qu'Alexandrie présente de plus neuf et de plus curieux. Ces mêmes villages, on les retrouvera partout, dans le Delta comme dans la vallée du Nil.

Laissant à gauche les rues régulières de la ville nouvelle, et à droite les villages fellâhs et les palmiers, on ne tarde pas à rencontrer vers l'E. l'extrémité d'une longue rue droite: c'est l'ancienne **Grande rue du Bruchion**, qui traversait la ville dans toute sa longueur (V. p. 960) et qui s'étend depuis la porte de Rosette, où elle commence à l'E., jusqu'à la porte Gabari, où elle aboutit à l'O. La trace en est encore aisément reconnaissable, quoique les colonnades et les monuments qui la bordaient dans les temps anciens aient depuis longtemps disparu du sol. Au point où cette rue était coupée par la rue transversale qui venait de l'Heptastadion, s'élève aujourd'hui

Le **couvent latin**, entouré d'un jardin planté de palmiers. L'entrée est au N.-O. sur une grande place triangulaire. L'église présente un fronton de mauvais style italien, et un dôme flanqué d'une tour carrée sans élégance. L'intérieur n'offre rien de remarquable; la construction est assez régulière, et la coupole assez large. Une tradition arabe veut que le corps d'Alexandre repose dans l'endroit même où a été construit le couvent latin, mais cette tradition serait difficile à concilier avec ce que Strabon dit du Sèma. (V. p. suiv.). Le couvent appartient aux franciscains de Terre-Sainte. L'hôpital européen y est annexé; l'entrée est du côté de l'O. Les sœurs de Saint-Vincent de Paul et les Lazaristes ont aussi à Alexandrie des établissements d'éducation.

A quelques minutes à l'E. du couvent latin, s'élève le **couvent grec**, grand édifice à peine achevé. C'est une église d'un style assez lourd, sans ornements au dehors, avec deux clochetons surmontés d'une petite coupole, et un dôme élevé sur le centre de la croix. L'église est entourée d'une cour à portique.

On revient en quelques minutes à la grande place, qui de ce côté

s'étend sur le terrain de l'ancien Bruchion. On prend, à l'angle N.-E. de la place, une rue qui, passant près du consulat anglais, conduit au rivage du Port-Neuf, où l'on retrouve l'enceinte arabe, qu'on suit jusqu'à l'endroit (10 min.) où se trouvent ce que la tradition populaire a nommé les **Aiguilles de Cléopâtre**. Ce sont deux obélisques de granit rose, qui furent originairement dressés devant un des pylônes du grand temple d'Héliopolis. Un seul des deux est encore debout; sa hauteur est de 21 mèt. Les hiéroglyphes ne sont bien conservés que sur ses deux faces, N.-O. et S.-O. L'autre, couché dans le sable, à 30 pas à l'O. du premier, est tellement enterré qu'on n'en voit plus qu'une surface de 3 mèt. environ à fleur du sol; on le prendrait pour une simple dalle, sans les hiéroglyphes qu'on y distingue. Cet obélisque avait été donné aux Anglais par Mohammed-Ali; mais ils ont renoncé à l'emporter. Ces deux obélisques portent les cartouches de Toutmès III, de la XVIII^e dynastie (entre 1625-1517 av. J.-C.). Les ruines devant lesquelles se trouvent les deux monolithes doivent être celles du temple de César (V. ci-dessous); et comme le temple a dû être élevé par Cléopâtre, en l'honneur du père de son fils Césarion, c'est elle aussi, sans doute, qui y fit transporter les deux obélisques qui en décoraient l'entrée, par où s'explique suffisamment l'origine du nom traditionnel de ces obélisques.

Immédiatement après les obélisques, l'enceinte arabe vient s'appuyer au golfe, par un fortin appelé la **Tour romaine**. De ce point, l'enceinte court au S.-E. l'espace de 400 mèt., et là, faisant un coude non loin d'un couvent grec et de grandes plantations de palmiers, elle prend sa direction à l'E. pendant 1100 mèt., jusqu'au bastion voisin de la porte de Rosette. En revenant à la grande rue du Bruchion, dans cette direction,

on laisse à droite une éminence assez considérable, sur laquelle s'élève le **fort Napoléon** ou **fort Crétin** du nom d'un des officiers du génie les plus distingués de l'expédition française. Il est extrêmement probable que cette position dominante était celle de l'**Acropole** ou citadelle, où les rois avaient un palais. Un peu plus loin, vers l'E., on passe près d'un village arabe établi sur une butte appelée **Koum ed-Dik** (la colline du Coq). A gauche de la grande rue se trouvent des ruines considérables qui ont pu appartenir aux dépendances du palais des Ptolémées. Un peu plus loin, sur la rue même, à 500 mèt. en avant de la porte de Rosette, on peut observer d'autres ruines disséminées, avec des restes de colonnes. Ce pourrait être le site du **Gymnase**, d'après l'indication de Strabon.

On arrive enfin à la **Porte de Rosette**; en cet endroit l'enceinte arabe a été fortifiée de cinq bastions modernes. Sortant de la ville par cette porte et tournant à gauche pour se diriger vers la mer, on laisse à droite le **cimetière catholique**, puis les cimetières copte, grec et anglais, qui occupent peut-être l'emplacement de l'ancien **hippodrome**.

Le terrain qui s'étend à partir de cet endroit, au rivage S.-E. du Port-Neuf et qui est compris entre l'enceinte arabe, depuis le bastion d'angle jusqu'à la tour romaine, d'une part, et le rivage de la mer jusqu'à la langue de terre qui se termine par le Râs-Pharallon, d'autre part, forme un espace de 20 min. (1 kil. 1/3 environ). Ce terrain, la partie la plus riche de l'antique Bruchion, était occupé tout entier par le **Palais des Ptolémées**, avec le **Museum**, où l'on allait entendre les leçons des professeurs les plus renommés dans toutes les sciences, ainsi que la fameuse **Bibliothèque**, et les autres établissements fondés par la munificence des premiers Lagides. Une autre partie du palais, appelée **Sèma**,

renfermait les tombeaux des rois et celui d'Alexandre, qu'y avait fait élever Ptolémée Soter. Près de là, se trouvait aussi le *Théâtre*, le *Posidion* ou temple de Neptune, et le *Timonium*, qu'Antoine, dégoûté des grandeurs après la défaite d'Actium, s'était fait construire à l'extrémité d'une pointe avancée, qui doit être celle que décrit la côte vis-à-vis du fort Mencharyèh; le *gymnase*, avec ses beaux portiques, et enfin le *Paneum*, du haut duquel on découvrait toute la ville. Sur ce terrain qui porta autrefois tant de grandeurs, on ne voit plus aujourd'hui, au milieu des débris qui jonchent le sol, que les deux forts de Mencharyèh et des Juifs (Tabià-el-Yahoud), et, à côté de ce dernier, le cimetière des juifs. Un peu plus loin, sans s'écarter de la côte, est le bâtiment de la Quarantaine avec un village arabe, et à 5 min. plus au N., le fort Siksili est construit à l'entrée même de la longue péninsule qui couvre le Grand-Port à l'E. et se termine par le Râs-Pharallon, ancien promontoire Lochias.

Nul vestige ne reste des murs de la cité primitive; mais il est certain qu'ils se trouvaient assez loin au delà de l'enceinte des Arabes. Il y a grande apparence que la porte de Canope, où se terminait à l'E. la grande rue d'Alexandrie, était à l'endroit où se voit aujourd'hui la tour du Télégraphe, à 1100 mètr. au delà de la porte de Rosette.

Revenant à la porte de Rosette, et se dirigeant au S. vers le canal Mahmoudièh, qui borde de ce côté l'emplacement de l'ancienne ville, comme le canal Canopique y bordait Alexandrie, on ne voit plus, sur une grande étendue, qu'un terrain nu d'où les ruines même ont disparu. Il est probable que les jardins se prolongeaient dans cette direction. Plus à l'O., entre le canal et l'enceinte arabe, quelques monticules, dont plusieurs sont couronnés de tours et de redoutes, accidentent la plaine. Dans cette partie, comme dans tout le reste

de l'emplacement qu'occupait l'ancienne ville, il existe un très-grand nombre de citernes couvertes. Beaucoup de ces citernes ont de très-grandes dimensions, et leur voûte est soutenue par des colonnes. Leur excellente construction les a conservées jusqu'à ce jour, et quelques-unes servent encore. L'eau du canal y est introduite à l'époque de l'inondation. En continuant à se diriger au S. on atteint les bords du canal Mahmoudièh, et l'entrée du

Jardin de Moharemby; c'est une villa appartenant au vice-roi, mais dont l'entrée est publique. Les bâtiments n'ont rien de particulier, mais les jardins sont remarquables par leur belle végétation, et les points de vue variés qu'on y découvre sur la campagne d'Alexandrie et sur le lac Maréotis. Près de la villa de Moharemby se trouve celle de M. Pastré; on obtient facilement la permission de la visiter.

Pour revenir à Alexandrie, on suivra la grande route, qui longe le canal de Mahmoudièh; elle est bordée de jolies villas et de beaux jardins; cette fraîche nature et l'animation que présente le canal en font la promenade favorite des habitants d'Alexandrie.

Le canal Mahmoudièh, dont le cours se confond en partie avec l'ancien tracé du canal Canopique, est d'une grande importance pour le commerce intérieur de l'Égypte; c'est par là que les produits destinés à l'exportation arrivent à Alexandrie. Il prend son commencement au village d'Atfeh, au-dessous de Fouah, sur le Nil de Rosette; sa longueur totale est de 78 kil., et sa largeur de 30 mètr. Il a été creusé sous le règne de Mohammed-Ali, de 1819 à 1820, et a coûté 7 500 000 francs. 250 000 ouvriers y furent employés. Du Caire à Alexandrie, par le Nil et le Canal, les barques du pays mettent de 3 jours 1/2 à 5 jours, selon le vent; pour les bateaux à vapeur, c'est une navigation de 42 h.

On continue de suivre le canal pendant 3 kil. à partir de Moharemby jusqu'au moment où l'on arrive en vue d'une redoute appelée Tabià el-Eunèb. On voit alors s'ouvrir à droite une large route, qui ramène à Alexandrie. En suivant cette route, et dépassant un grand village arabe, on voit sur un monticule, à gauche, se dresser le célèbre monolithe connu sous le nom de

Colonne de Pompée. Cette attribution traditionnelle du monument est sans fondement historique; l'inscription grecque qu'on y peut lire encore prouve que la colonne fut érigée par l'éparque, ou préfet d'Égypte Publius, en l'honneur de l'empereur Dioclétien, sûrement après la victoire remportée en 296 sur Achillée, qui, depuis cinq ans, avait pris en Égypte le titre et les insignes de la dignité impériale. La hauteur totale de la colonne est de 30 mètr., celle du fût de 22 mètr., et sa circonférence de 9. La colonne, d'un beau granit rouge poli, est élégante et d'un bon style, mais le chapiteau et le piédestal sont d'un travail inférieur et n'ont pas été terminés. Si l'on peut ajouter foi à ce que rapportent Makrizi et Abdellatif, que la colonne était originairement dans un portique entouré de 400 colonnes, où se trouvait la bibliothèque qui fut brûlée par ordre d'Omar, il en faudrait conclure qu'elle avait appartenu au Serapéum; ce temple fameux, dont il ne reste plus le moindre vestige apparent, était certainement situé dans la même région que la colonne de Dioclétien, peut-être sur un des monticules qui l'avoisinent.

De la colonne de Pompée, on peut rentrer à Alexandrie par (10 min.) la porte du Nil et regagner directement (10 min.) le couvent latin et la Grande Place par une rue droite, répondant vraisemblablement à la rue antique qui s'étendait de l'Heptastadion au lac Maréotis, et coupait à angle droit

la grande rue de Bruchion. Mais le voyageur désireux de compléter immédiatement sa tournée, se dirigera à l'O., à travers les terrains vagues qui le ramèneront à la porte Mahmoudièh, où le canal vient toucher après avoir décrit un grand coude, et la porte Gabari, la plus rapprochée du port. Près de cette porte, se trouve la mosquée des mille et une colonnes, qui occupe, à ce que l'on pense, l'emplacement de l'église de Saint-Marc, siège des anciens patriarches d'Alexandrie.

Il ne reste plus qu'à aller visiter la nécropole, à 30 min. au plus en dehors de la porte Gabari. L'ancienne Alexandrie ne dépassait guère à l'O. les limites de l'enceinte arabe. Au delà, c'était le faubourg qui prenait son nom de la nécropole à laquelle il conduisait. A quelques minutes de la porte Gabari, on franchit le canal Mahmoudièh, tout près de l'endroit où il aboutit dans le vieux port on passe près de l'embarcadère du chemin de fer; 10 min. plus loin, on laisse à gauche les vastes jardins du palais Gabari, et, à un quart d'heure de là, on arrive à l'entrée des Catacombes. L'étendue en est considérable, mais beaucoup de parties en sont obstruées par les éboulements. On se munira de torches, et, si l'on veut pénétrer un peu avant, d'un rouleau de cordes; on visitera facilement et sans guide les premières salles, dont quelques-unes sont à ciel ouvert. La plus intéressante est une salle à voûte circulaire, dans laquelle on entre par une porte à fronton dorique élégamment sculptée. Il y avait deux portes latérales, les piliers qui les séparaient de la porte du milieu sont détruits. La voûte forme une espèce de coupole avec corniche, et trois portes donnent dans trois chambres assez élégamment sculptées. Dans une autre chambre à l'O., on voit l'ouverture d'un souterrain où il est difficile d'avancer. A l'E. sont encore plusieurs chambres sculptées. Au-

cune des tombes n'a d'ailleurs d'intérêt historique.

En revenant des Catacombes, et à peu de distance de leur entrée, on pourra voir ce qu'on a nommé, on ne sait pourquoi, les *Bains de Cléopâtre*. Ce sont de simples excavations dans les rochers de la côte, où pénètre l'eau de la mer. Elles n'ont rien d'autrement curieux. Rentrant en ville par la porte Gabari, on se dirige tout droit sur le fort Caffarelli, et suivant une rue droite du nouveau quartier, on regagne la Grande-Place en une petite heure depuis la nécropole.

D'Alexandrie au Caire, R. 162. — A Damiette R. 164. — A Rosette, R. 161. — A Suez. R. 162 et 163.

ROUTE 161.

D'ALEXANDRIE A ROSETTE.

(13 h.)

En sortant d'Alexandrie par la porte de Rosette, on traverse pendant 10 min. les monticules de décombres qui appartiennent à la cité; puis on franchit le vieux mur, sur lequel furent élevés les retranchements français, et l'on descend dans la plaine. A 50 m. de la porte de Rosette, on trouve l'ancienne station romaine qu'on nomme le *Camp de César*, ou le *Camp romain*. C'est le site de *Nicopolis*, lieu qui fut ainsi nommé par suite de la victoire définitive qu'Auguste y remporta sur les derniers partisans d'Antoine. C'est là qu'eut lieu, le 21 mars 1801, l'engagement meurtrier désigné sous le nom de bataille de *Nicopolis*, entre l'armée anglaise qui venait de débarquer à Aboukir sous les ordres du général Abercrombie, et un corps de 8 000 Français mal commandés par le général Menou, de triste mémoire. Cette affaire, où le général Abercrombie fut mortellement blessé, prépara le traité d'évacuation de l'Égypte que Menou dut signer cinq mois plus tard à Alexandrie.

Le Camp romain est un espace à peu près carré de 300 pas de côté environ, entouré de murs épais en pierres et en briques, flanqué de tours sur les faces et aux angles, et environné d'un fossé.

Le château d'*Aboukir*, à 4 h. 30 min. du Camp romain, est situé sur un promontoire qui termine à l'O. la baie du même nom. Cette baie est doublement célèbre par la bataille navale du 1^{er} août 1798, où la flotte française fut détruite par l'amiral Nelson, et par le combat du 25 juillet 1799, où Bonaparte, avec 6 000 hommes, anéantit une armée turque de 18 000 hommes qui venait de débarquer. — La flotte française, qui venait de transporter en Égypte Bonaparte et sa fortune, était mouillée temporairement dans la rade d'Aboukir, le peu de profondeur des passes ne lui ayant pas permis d'entrer dans le port d'Alexandrie. Les treize vaisseaux de haut bord dont elle se composait se déployaient en une ligne semi-circulaire parallèle au fond de la baie. Il était 6 heures du soir: l'amiral Bruceys est prévenu que des voiles anglaises sont en vue, se dirigeant vers la baie. C'était l'amiral Nelson qui, après avoir couru toute la Méditerranée à la recherche de la flotte française, arrivait avec son escadre, forte également de 13 vaisseaux de ligne, dans l'intention de nous livrer bataille. Bruceys, pris à l'improviste, ne croyait pas à un engagement immédiat; mais, l'amiral anglais avait conçu un plan d'attaque dont l'audace même assura la réussite. Six de ses vaisseaux eurent ordre de tourner la gauche de la ligne française, en franchissant, sous l'ilot d'Aboukir, une passe étroite et dangereuse que l'amiral Bruceys avait regardé comme inabordable, et d'aller se placer en arrière de notre escadre; le premier bâtiment échoua sur les bas-fonds, mais les cinq autres réussirent à prendre position entre notre ligne d'embossage et la terre. Pendant ce temps Nelson, avec ses sept autres vaisseaux, s'était de-

ployé sur notre front, de sorte que Bruceys se trouva placé entre les deux feux de la double ligne ennemie. La bataille s'engagea; elle fut terrible. L'irrésolution du contre-amiral Villeneuve, qui commandait les cinq vaisseaux de notre droite, et son inaction au fort du combat engagé au centre et à notre gauche la rendit désastreuse. L'amiral Bruceys fut tué sur son banc de quart; notre flotte tout entière, après quinze heures d'une lutte acharnée, fut détruite, à l'exception de deux vaisseaux que Villeneuve ramena à Malte. Le combat naval d'Aboukir eut un immense et sinistre retentissement. Cet événement pouvait amener la perte de l'expédition, qu'il privait de toute communication avec la France; le génie de Bonaparte sut tirer parti de cet isolement même et communiquer à ses soldats une force et une énergie nouvelle.

La bataille du 25 juillet 1799 fut une éclatante revanche de ce grand désastre. 18 000 janissaires, les meilleurs soldats de l'armée turque, venaient de débarquer à la pointe d'Aboukir, protégés par une division de la flotte anglaise. Une redoute occupée par une poignée de nos soldats avait été aisément enlevée, et Marmont, qui commandait notre division d'Alexandrie, avait trop peu de monde pour marcher à l'ennemi. Bonaparte, de retour de l'expédition de Syrie depuis deux mois à peine, était au Caire. A la première nouvelle du débarquement, il réunit ce qu'il a sous la main, 6 000 hommes environ, et accourt en toute hâte. Les Turcs avaient pris position dans la presqu'île d'Aboukir. 6 à 7 000 des leurs, retranchés dans un village et sur deux mamelons, couvraient la presqu'île; le reste, au nombre de 10 à 12 000, occupait le village même d'Aboukir, en arrière de cette première ligne. A peine arrivé sur les lieux, Bonaparte ordonne l'attaque. Le premier village est enlevé, les mamelons

déblayés, les Turcs sabrés ou poussés à la mer. Le gros du corps ennemi s'était lancé en avant au bruit de la fusillade; nos soldats, soutenus par la cavalerie de Murat, les rejettent sur Aboukir et les acculent au rivage, où tous périssent jusqu'au dernier, sabrés, fusillés ou noyés. Cette impétueuse exécution n'avait duré que quelques heures.

Les ruines de *Canope* sont près d'Aboukir. L'ancienne Canope, célèbre par le dérèglement de ses fêtes, avait, entre autres édifices religieux, un temple de Sérapis.

Le reste de la route jusqu'à Rosette (8 h.) n'offre aucun objet digne d'attention.

Rosette, en arabe *Rachid*, a toujours été regardée comme la plus jolie ville de l'Égypte, et la plus agréable à cause de ses jardins et de son climat. Elle est située sur la rive gauche de la branche occidentale du Nil, à 2 h. de la mer par la rivière, à 1 h. seulement par terre; elle marque conséquemment l'angle N.-O. du Delta, comme Damiette l'angle N.-E. Rosette, il y a une trentaine d'années, ne comptait pas moins de 3 600 maisons; aujourd'hui la ville est singulièrement déchue, et un très-grand nombre de ses maisons tombent en ruines. Elle porte le contre-coup de la reprise d'Alexandrie. Elle a plusieurs mosquées, des khâns, des bazars; ses murailles peuvent avoir 1 h. 1/2 de circuit. Ses plus grands jardins sont en dehors de la porte du N. Rosette ne renferme pas de monuments anciens; mais la pierre bilingue que les ingénieurs français ont trouvée dans ses environs en 1799, (V. p. 927) et à laquelle son nom reste attaché, lui assure une célébrité archéologique que n'ont pas beaucoup d'autres villes plus riches en antiquités.

ROUTE 162.

D'ALEXANDRIE AU CAIRE.

LE CHEMIN DE FER.

L'embarcadère est à l'extrémité S. O. de la